Orient littéraires. Mélanges offerts à Jacques Huré,
réunis par Sophie Basch, André Guyaux et Gilbert
Salmon

Michel Brix

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/27673>

DOI : 10.4000/studifrancesi.27673

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2006

Pagination : 611-612

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Michel Brix, « *Orient littéraires. Mélanges offerts à Jacques Huré*, réunis par Sophie Basch, André Guyaux et Gilbert Salmon », *Studi Francesi* [En ligne], 150 (L | III) | 2006, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 08 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/27673> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.27673>

Ce document a été généré automatiquement le 8 novembre 2020.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Orient littéraires. Mélanges offerts à Jacques Huré, réunis par Sophie Basch, André Guyaux et Gilbert Salmon

Michel Brix

RÉFÉRENCE

AA. VV. *Orient littéraires. Mélanges offerts à Jacques Huré*, réunis par Sophie BASCH, André GUYAUX et Gilbert SALMON, Paris, Honoré Champion, «Travaux et recherches des universités rhénanes», 2004, pp. 515.

- 1 Jacques Huré est décédé à Strasbourg le 19 mai 2005, quelques mois après la publication du recueil d'études qui lui rendait hommage sous le titre *Orients littéraires*. On connaît surtout ses travaux sur Nerval, sur les voyages et, très généralement, sur la thématique de l'*ailleurs* en littérature: il a notamment laissé des éditions de *Constantinople* de Gautier (1990) et du *Voyage en Orient* nervalien (à l'Imprimerie nationale, 1997). Le présent volume rassemble trente et un essais, où sont représentées toutes les périodes de l'histoire littéraire. L'ensemble s'articule autour de Nerval et de la question du voyage.
- 2 Nerval, en particulier, fait l'objet de huit contributions. À partir d'une lecture thématique du *Voyage en Orient* (l'œuvre s'articulerait autour de l'image du soleil), Hasan ANAMUR (pp. 15-25) suggère que le livre de Nerval proposerait deux niveaux de lecture: celui, superficiel, d'un récit de voyage, avec des observations, des impressions et des aventures; celui, plus profond, d'une écriture évoquant, de façon codée, les mystères des origines du monde ainsi que l'initiation au culte isiaque de l'immortalité, et faisant de la réalité occidentale une espèce de masque. On a beaucoup pratiqué, à certaines époques, ce type d'analyse, parfois de façon abusive; il n'en reste pas moins

qu'en Orient, l'intérêt pour les questions mystiques et religieuses prime, chez Gérard, sur toute autre considération. C'est ce qu'affirmait d'ailleurs Jacques Huré lui-même, lorsqu'il décrivait le voyage nervalien comme «l'aventure de l'esprit parti à la rencontre de ses archétypes» (cité p. 74). Dans le *Voyage en Orient* encore, Henri BONNET (pp. 61-74) retient particulièrement le récit du séjour libanais, qui se trouve au centre de l'ouvrage et a connu des vicissitudes nombreuses, entre la première publication dans la «Revue des deux mondes» (1847) et l'édition définitive (1851). Les pages libanaises donnent notamment à lire l'épisode du projet de mariage avec Saléma, minutieusement préparé, puis abandonné. Henri Bonnet montre les rapports qu'entretient cet épisode avec *Aurélia*, où la femme aimée représente aussi l'ouverture vers le monde des esprits. La «suspension d'incrédulité» – expression de Coleridge à laquelle se rattache le contrat «réaliste» – évoque la confusion entre la fiction et le réel; selon Antoine COMPAGNON (pp. 93-102), le personnage le plus achevé qui ait incarné cette confusion est Brisacier, présent dans la lettre-préface des *Filles du feu* comme souffrant d'une «maladie» dont l'auteur, de son propre aveu, serait atteint lui-même. La lettre-préface de 1854 apparaît ainsi comme un commentaire de l'expression de Coleridge mais peut aussi être rattachée aux considérations de Musil sur les «vies hypothétiques»; privilège de la jeunesse – quand tout est possible –, ces vies hypothétiques sont des vies littéraires. Tomonao FUJITA (pp. 139-151) revient sur les rapports de Nerval avec le monde de la musique, sur ses idées sur les origines de l'art lyrique et sur les passerelles jetées par l'auteur d'*Aurélia* entre deux mouvements où il eut sa part: la quête des chansons populaires et la réforme wagnérienne de l'opéra. Kwam-Heam JEANG (pp. 195-208) cherche à établir la présence, dans l'œuvre de Gérard, de trois fleurs indiennes, qui attestent à ses yeux l'influence sur l'auteur d'éléments extraits de la mythologie indienne: l'Anxoka, la fleur naissante de l'Himalaya (identifiée au Lotus) et l'Érythrina/Mandara, que Nerval suggérerait dans le titre «Érythrée». Le «Drôle d'oiseau» évoqué par Sarga MOUSSA (pp. 331-342) est le perroquet de *Sylvie*, qui trône dans la maison de l'oncle, à Montagny; au centre d'un réseau de significations faisant de la nouvelle une idylle ou une pastorale ironique, où l'imitation des jours heureux, ressentie comme dégradée, il aboutit au constat d'un présent décevant. Le perroquet, dont l'«œil rond, bordé d'une peau chargée de rides, [...] fait penser au regard expérimenté des vieillards», est aussi une représentation de l'«apprentissage» du héros-narrateur, qui découvre au «Dernier feuillet» que «[l]es illusions tombent l'une après l'autre, comme les écorces d'un fruit, et [que] le fruit, c'est l'expérience» (cité p. 340). Gilles POLIZZI (pp. 363-384), après s'être penché sur les passages empruntés au *Songe de Poliphile* dans l'introduction du *Voyage en Orient*, trouve une identité commune aux entreprises respectives de Franciscus Colonna et de Gérard, tous deux cherchant les voies d'un «réenchantement» du monde. Gérard REB (pp. 385-399), enfin, se fonde sur une analyse du fonctionnement discursif des noms propres pour mettre au jour dans *Les Filles du feu* une théorie de la création littéraire et donner toute son importance au différend avec Dumas, que glose longuement la lettre-préface du recueil nervalien. Une mise au point est nécessaire: Gérard Reb prétend en effet que dans une édition des *Filles du feu*, j'aurais réfuté la paternité nervalienne d'*Émilie* pour attribuer le récit à Auguste Maquet (voir p. 396). À l'en croire toujours, mon argumentation serait des plus simplistes: le fait que des allusions aux villes de Metz et de Bitche apparaissent dans *Émilie* mais soient absentes du reste de l'œuvre de Gérard, prouverait, à mes yeux, que le texte appartient à Maquet. M.Reb semble ignorer que, dans le cas d'*Émilie*, l'hypothèse de la paternité réduite de Nerval ne correspond pas à une lubie d'éditeur, mais s'attache seulement à

prendre en compte un témoignage manuscrit de Maquet lui-même, affirmant que avoir écrit ce récit dont Gérard aurait fourni le plan. D'où la suggestion, qui ne me paraissait pas funambulesque, que, dans la nouvelle, les évocations et descriptions de la ville de Metz – inhabituelles sous la plume de Gérard – pourraient revenir à Maquet. Mais cette suggestion ne constitue pas, on l'aura compris, le fondement de l'argumentation.

- 3 À ces huit essais sur Nerval, on peut ajouter celui d'André GUYAUX (pp. 165-183), qui exploite divers écrits nervaliens sur le «voyageur désabusé» et son «repentir». La première moitié du XIX^e siècle français est également évoquée dans les contributions de Francis CLAUDON qui se consacre à la Hongrie du romantisme français (pp. 83-92), de Frank LESTRINGANT sur les fantaisies orientalistes de Musset, de *Mardoche* à *Namouna* (pp. 265-282) et de Christine PELTRE, à propos de «la ligne turque» des peintres orientalistes (pp. 343-350).